*Arthur après Arthur. La matière arthurienne tardive en
dehors du roman arthurien, de l'intertextualité au
phénomène de mode, Chr. Ferlampin-Acher*

Maria Colombo Timelli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/19506>

DOI : 10.4000/studifrancesi.19506

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 août 2019

Pagination : 337-340

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Maria Colombo Timelli, « *Arthur après Arthur. La matière arthurienne tardive en dehors du roman arthurien, de l'intertextualité au phénomène de mode*, Chr. Ferlampin-Acher », *Studi Francesi* [En ligne], 188 (LXIII | II) | 2019, mis en ligne le 01 février 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/19506> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.19506>

Ce document a été généré automatiquement le 25 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Arthur après Arthur. La matière arthurienne tardive en dehors du roman arthurien, de l'intertextualité au phénomène de mode, Chr. Ferlampin-Acher

Maria Colombo Timelli

RÉFÉRENCE

Arthur après Arthur. La matière arthurienne tardive en dehors du roman arthurien, de l'intertextualité au phénomène de mode, Chr. Ferlampin-Acher (dir.), Presses Universitaires de Rennes, 2017, «Interférences», 661 pp.

- 1 Une *Introduction* dense, intitulée *Après Arthur?* et due à Christine Ferlampin-Acher (pp. 7-21), vise à justifier la fourchette chronologique retenue (1270-1530, dates qui s'expliquent en amont par l'essoufflement de la production arthurienne, et en aval par l'affirmation d'un «nouveau» roman après le *Tristan* de Pierre Sala), et surtout à faire le point sur quelques interrogations préalables aux contributions réunies dans ce volume, issu d'un séminaire qui s'est tenu à l'Université Rennes 2 entre 2013 et 2016, dans le cadre du projet LATE. Ces questions portent sur la notion de «genre» et de «matière» arthurienne, sur la légitimité d'une recherche des «attestations arthuriennes» en dehors du roman, sur les actualisations diverses que la matière arthurienne a subies au cours des siècles.
- 2 Une première partie réunit les réflexions autour du temps arthurien: «Histoire(s) arthurienne(s)»; les contributions portent sur différents genres littéraires: le roman d'abord, l'épopée ensuite, puis l'hagiographie et enfin les chroniques et histoires. Michelle Szkilnik s'attache à *Clériadus et Méliadice* (1440-1444): nullement «arthurien»,

ce roman évoque néanmoins le temps du roi Arthur dès la première phrase, et abonde en échos arthuriens: toponymes, anthroponymes, voire quelques motifs recombinaisonnés par l'auteur anonyme et adaptés à la réalité du *xv^e* siècle – souvenirs du *Chevalier de la Charrette*, du *Conte du Graal*, du *Lancelot* en prose – contribuent à donner au texte une «couleur arthurienne» que les lecteurs devaient bien reconnaître, parallèlement aux allusions à l'époque contemporaine (*Vraies et fausses réminiscences arthuriennes dans "Clériadus et Méliadice"*, pp. 27-40). Joanna Pavlevski-Malingre se propose d'offrir une synthèse sur les attestations arthuriennes dans les romans consacrés à Mélusine: elle ne relève que peu de références directes, plutôt marginales, qui ne coïncident d'ailleurs pas chez Jean d'Arras et chez Coudrette. L'association de Mélusine et de son fils Geoffroy à la Grand'dent au monde arthurien demeure de fait très superficielle. Inscrits dans un espace post-arthurien, les deux personnages sont d'ailleurs destinés à une réception différente: Geoffroy finit par intégrer la matière historique, alors que la Mélusine de Jean d'Arras peut plus facilement être rattachée à l'univers breton (*Avalon, «l'île perdue»: la fin du temps arthurien dans les romans de Mélusine*, pp. 41-70). Si l'épopée tardive accentue les interférences génériques, la matière arthurienne lui demeure foncièrement étrangère. Claude Roussel relève pourtant quelques allusions ponctuelles, formulaires par exemple, quelques noms de personnages, de rares *ekphraseis*, et surtout des comparaisons mettant en jeu les héros arthuriens pour les dévaloriser vis-à-vis des personnages épiques; en outre, quelques manifestations de l'Autre Monde, et notamment le voyage dans le royaume de Féerie, qui se retrouve dans six chansons de geste, «marque une forme de consécration du héros» (p. 83); il s'agit cependant d'une Féerie christianisée, d'où le Graal est absent, et qui n'affecte jamais le cours ni la tonalité des récits (*Souvenirs de Bretagne dans les chansons de geste tardives*, pp. 71-89). Le corpus examiné par François Suard comprend des récits épiques en prose: dans *Huon de Bordeaux* la référence arthurienne s'avère modeste, Arthur se trouvant marginalisé; l'intrigue d'*Ogier le Danois* imprimé (1496) conserve le personnage de Morgue et surtout le destin final du héros en Avalon; conformément à son projet global, le *Myreur des Histors* (1399) prétend inscrire les figures arthuriennes dans l'Histoire; alors que dans *Meurvin* (*editio princeps*: 1540) l'univers du roi Arthur n'est que le lieu d'origine du héros et de sa destinée finale. Globalement, l'analyse montre bien que la place réservée à l'univers arthurien est ici limitée, et que les références se concentrent uniquement sur les deux noms d'Arthur et de Morge (*Les attestations arthuriennes dans les proses épiques*, pp. 91-105). Dominique Boutet se concentre sur la présence et sur le statut d'Avalon dans quelques textes épiques: *Esclarmonde*, les continuations d'*Ogier*, ou encore le *Myreur des Histors* de Jean d'Outremeuse, conservent l'élément fondamental du motif – le séjour du héros en Féerie, éventuellement son retour en France –, mais en essayent une christianisation, avec parfois des différences remarquables (*Arthur et le monde épique en Avalon*, pp. 107-119). Sarah Baudelle-Michels interroge à son tour le corpus «Renaut de Montauban»: chanson de geste (début du *xiii^e* siècle), compilations-remaniements, mises en prose, imprimés du *xvi^e* siècle; la prise en compte d'une diachronie relativement longue lui permet de suivre les étapes d'une incorporation, puis exclusion des éléments arthuriens, dans une matière épique qui continue d'évoluer. Dans ce parcours, c'est surtout le *Mabrien* du *xv^e* siècle qui mérite attention, et son voyage en Féerie, certainement «tributaire des schémas morganiens antérieurs» (p. 127) bien que christianisé; en revanche, les récits plus tardifs (*Mabrian*, *Conquête de Trébisonde*) semblent porter un regard distancié, voire franchement amusé, sur une matière arthurienne désormais perçue comme dépassée (*Les insertions arthuriennes dans*

la geste rinaldienne, pp. 121-135). Christine Ferlampin-Acher s'intéresse aux insertions arthuriennes dans des textes divers: *Laurin* (seconde moitié du XIII^e siècle), *Sone de Nansay* (ca 1280), *Aquilon de Bavière* (vers 1379-1407). Surtout, elle souligne l'existence d'un procédé beaucoup moins étudié, l'«extrapolation», à savoir l'ajout d'épisodes arthuriens au début ou à la fin de textes non arthuriens; tel est le cas pour le prologue de la *Chanson de Roland* dans le manuscrit Lyon, B.M. 734, peut-être aussi pour la conclusion du roman *Eledus et Serene* (XIV^e siècle, inachevé, transmis par un manuscrit unique), et rappelle le cas particulier du manuscrit Bodmer 147 (fin XIII^e siècle), où les *Faits des Romains* sont interpolés dans un ensemble arthurien en prose (*Interpolations et «extrapolations»: études de quelques épisodes arthuriens en contexte non arthurien*, pp. 137-155). L'hagiographie anglo-normande constitue le corpus étudié par Françoise Laurent. Personnage dévalué dans quatre vies de saints latines, composées en Angleterre et conservées dans un manuscrit unique du XII^e siècle, le roi Arthur assume un rôle tout différent dans deux légendes vernaculaires: la *Vie de saint Edmond le roi* (vers 1180) et la *Vie de saint Édouard le Confesseur* de Matthieu Paris (1236-1245). Dans les deux cas, la présence du roi des Bretons s'explique tant par le milieu aristocratique dans lequel ces œuvres circulaient que par l'ancrage dans l'histoire qui caractérise cette production; néanmoins, loin de constituer une référence politique, Arthur semble y assumer le rôle de parangon des vertus chevaleresques et courtoises (*Le roi Arthur et la composante historique des vies de saints anglo-normands*, pp. 157-177). Catherine Croizy-Naquet consacre son analyse aux textes «historiques» rattachés à Troye et à Rome: si les matériaux arthuriens peuvent être sollicités dans les *Faits des Romains* (1213) ou dans *Pharsale* (1343, œuvre franco-italienne) en tant que motifs familiers au public ciblé, mais sont destinés à disparaître, le *Roman de Troie* et surtout ses avatars en prose détournent les renvois à la matière de Bretagne. Il s'agit de deux réceptions différentes d'un même héritage, qui s'avèrent pertinents pour départager histoire romaine et histoire troyenne vers la fin du Moyen Âge (*Traces arthuriennes dans les textes historiques et para historiques de l'Antiquité*, pp. 179-196). L'œuvre de Froissart fournit à Patricia Victorin un riche terrain d'enquête. Elle envisage d'abord, au sein du corpus poétique, la présence / absence d'Arthur dans une énumération arthurienne et dans la liste des Neuf Preux, pour constater que seuls trois dits lui accordent une place explicite: le *Temple d'Honneur*, le *Joli Buisson de Jeunesse*, et le *Trésor Amoureux*. Pour ce qui est des *Chroniques*, les attestations arthuriennes se situent surtout au moment de la narration de la guerre de Succession de Bretagne, dans un cadre nettement anglophile: le lien est alors fait entre les rois Édouard I^{er} et Édouard III, et Arthur, tandis qu'une prophétie de Merlin est évoquée à propos de la fin du règne de Richard II (*Remarques sur les attestations arthuriennes dans les "Chroniques de Froissart": devise littéraire ou indice d'un discours propagandiste au service de l'histoire de l'Angleterre?*, pp. 197-220). Quelques chroniques bretonnes rédigées en latin et en français entre 1394 et 1514 font une place au roi Arthur; si la source commune en est l'*Historia regum Britanniae*, ce rattachement de l'histoire à la légende entraîne nécessairement des aménagements allant dans le sens de la rationalisation: insertion des événements dans une chronologie historique et, en contrepartie, gommage de la topographie légendaire, le but de ces auteurs étant à la fois de glorifier le passé breton et de s'opposer aux ouvrages d'inspiration strictement «française» (Goulven Péron, *Arthur dans les chroniques bretonnes du XV^e siècle*, pp. 221-233). Le même Auteur s'attache ensuite à la chronique que Jean de Bourdigné a consacrée à l'Anjou (1529): ce texte aussi intègre des personnages de la légende arthurienne, tirés cette fois indirectement de l'*Historia regum Britanniae* par

l'intermédiaire du breton Alain Bouchart, mais aussi du roman, le *Lancelot* en prose notamment. Ce qui apparaît plus original, c'est la sympathie affichée par Bourdigné à l'égard des Saxons (*Le matériau arthurien dans la "Chronique d'Anjou" de Jean de Bourdigné*, pp. 235-247). La matière arthurienne trouve aussi une place, aux XIV^e et XV^e siècles, dans certaines histoires universelles – par exemple chez Jean d'Outremeuse, qui reprend le *Brut* de Wace – voire dans les chroniques françaises, notamment chez Froissart; deux traductions de l'*Historia regum Britanniae* (par Jean Wauquelin et par un anonyme, celle-ci reprise par Jean de Wavrin) contribuent par ailleurs à sa diffusion. Comme le souligne Pierre Courroux, les efforts opérés par les auteurs pour intégrer une partie de ces éléments hétérogènes prouvent non seulement leur culture littéraire, mais surtout leur idée que ces sources recèlent au moins une partie de vérité historique (*Le règne d'Arthur vu par les chroniqueurs de langue française aux XIV^e et XV^e siècles (hors Bretagne continentale)*, pp. 249-263).

- 3 Figés et devenus exemplaires, les personnages arthuriens – le roi des Bretons au premier chef – font bien partie de l'imaginaire du XV^e siècle: leur présence et leur poids dans les textes littéraires font l'objet de la deuxième partie du volume, «Il n'y eut si petit qui a celle heure ne cuidast valoir Lancelot» ("Le livre du cœur d'Amour Epris", XLV, L.4): modèles arthuriens. Présenté par son auteur comme un roman d'amour, *Jean de Saintré* contient de fait des discours disparates, didactiques et documentaires, outre que romanesques: en reprenant la question, plusieurs fois abordée par la critique, du rapport entre la première et la seconde partie du roman, Sylvie Lefèvre conclut qu'en dépit de ce qui sépare les deux héros, Antoine de la Sale «réussit à mettre en perspective le personnage qu'il a emprunté à l'histoire du XIV^e pour en faire un nouveau Lancelot du XV^e siècle» ("*Jean de Saintré*" et les modèles arthuriens, pp. 269-282, cit. p. 280). Aux yeux de Jacqueline Cerquiglini-Toulet, le *Dit du Lyon* de Machaut «joue un rôle pivot», dans la mesure où le poète se sert de la tradition arthurienne, dont il reprend l'onomastique, pour la dissimuler dans des motifs (barques magiques, îles, fontaines) en même temps repris et détournés (*Traces arthuriennes chez Guillaume de Machaut*, pp. 283-294, cit. p. 293). Élisabeth Gaucher-Rémond retrouve dans six biographies pseudo-historiques du XV^e siècle (*Boucicaut, Jacques de Lalaing, Gilles de Chin, Jean d'Avesnes, Seigneurs de Gavre, Saintré*) quelques traces discrètes d'une mémoire arthurienne, notamment dans des épisodes devenus topiques: tournois, pas d'armes, et plus en général épreuves qualifiantes et éducation du héros (*Les influences arthuriennes dans les biographies chevaleresques au XV^e siècle: la fabrique du grand homme au carrefour du réel et de l'imaginaire*, pp. 295-307). C'est dans le *Chevalier errant* de Thomas de Saluces que Florence Bouchet recherche la persistance de la matière arthurienne, qui se réalise dans le type même du protagoniste et dans le «personnel» arthurien évoqué: œuvre très composite, le *Chevalier errant* finit néanmoins par disqualifier cet héritage et ses illusions au profit d'un idéal fondé sur Connaissance. L'iconographie même des deux manuscrits (Paris, BnF, fr. 12559; Turin, BNU, L.V.6, endommagé) confirme la posture ambivalente d'un auteur qui subit l'influence d'une tradition tout en la mettant à distance (*Le chevalier désenchanté: les souvenirs arthuriens de Thomas III de Saluces*, pp. 309-326). Aurélie Barre relit la digression (plus de 700 vers) que constitue la description du pavillon de Renart dans *Renart le Contrefait*, où elle voit une image en miniature du roman tout entier et de ses hypotextes: en particulier, une des scènes de la tapisserie objet de l'*ekphrasis* s'inspire du combat de Lancelot contre Méléagant dans *Le Chevalier de la Charrette* (*Poétique de la description: Lancelot dans la tente de Renart*

(*“Renart le Contrefait”, branche II*), pp. 327-340). La matière de Bretagne se trouve aussi intégrée à l’allégorie: Fabienne Pomel en évoque la présence dans le *Roman de la Rose* et dans le *Tournoiement d’Antéchrist* d’Huon de Méry, pour montrer ensuite l’évolution de cette intégration dans de nombreuses œuvres des XIV^e et XV^e siècles, entre autres dans le *Livre du Cœur d’amour épris* de René d’Anjou. Dans la production du Moyen Âge «tardif», la matière arthurienne s’avère en même temps éparpillée – par exemple dans l’onomastique – et concentrée dans un nombre réduit de textes; surtout, elle s’y trouve subordonnée aux visées didactiques et édifiantes des différents auteurs (*Arthur en allégorie*, pp. 341-362). Le Moyen Âge n’a pas hésité à attribuer à Arthur ou à Merlin des textes alchimiques: Didier Kahn montre bien qu’il s’agit d’attributions superficielles, alors qu’à partir du XVI^e siècle ce sont des interprétations alchimiques de motifs arthuriens qui apparaissent, même si ce courant semble se tarir vers le milieu du siècle suivant (*Attestations arthuriennes alchimiques (XIV^e-XVII^e siècles)*, pp. 363-378).

- 4 Même après la «mort» du roman arthurien, la culture française du XV^e siècle accueille encore largement une matière qui s’adapte aux goûts et aux compétences d’auteurs et de lecteurs nouveaux: ce sont là les aspects abordés dans la troisième et dernière partie de ce recueil, *“Artus de Bretagne [...] et maint autre dont je sui certaine que vous avez oï parler”* («Guillaume de Machaut, Le Voir Dit, VII): une mode arthurienne?» Écrivains officiels d’une cour princière, de Bourgogne, de Bretagne ou de France, les Rhétoriciens de la seconde moitié du XV^e siècle font l’objet de la contribution d’Estelle Doudet, qui décèle dans leur production – historiographie et poésie de circonstance – les traces d’un imaginaire arthurien pouvant constituer un «miroir» pour le temps présent (*La référence oubliée? La légende arthurienne chez les Rhétoriciens bourguignons, bretons et français*, pp. 383-396). Confrontée au constat de l’absence, souvent affirmée, de la matière bretonne dans le théâtre médiéval, Véronique Dominguez en recherche néanmoins des traces, que ce soit dans les intitulés de pièces perdues ou dans le retour du personnel du Graal dans certaines *Passions* (*Attestations ou légendes? Les personnages arthuriens sur la scène dramatique française (XIII^e-XVI^e siècles)*, pp. 397-415). Arthur, Gauvain et Perceval font une brève apparition sur scène dans le *Mystère de saint Quentin*; l’analyse du contexte menée par Richard Trachsler montre bien qu’il faut y voir de véritables renvois à l’univers arthurien médiéval (*Arthur au théâtre? Les noms arthuriens dans “Le Mystère de saint Quentin”*, pp. 416-428). C’est le lectorat noble des romans arthuriens qui intéresse Sarah Fourcade: son corpus comprend les manuscrits du cycle *Lancelot-Graal*, les traductions de l’*Historia regum Britanniae*, le *Tristan* en prose, *Guiron le Courtois*, les romans de Chrétien, quelques textes arthuriens tardifs (*Les lecteurs nobles de la littérature arthurienne à la fin du Moyen Âge*, pp. 429-442). Recueil poétique publié en 1509, la *Chasse d’amour* offre un riche témoignage des lectures en vogue au début du XVI^e siècle: Jean-Claude Mühlethaler y relève les réminiscences arthuriennes, à mettre en rapport sans doute avec une partie importante de la production éditoriale d’Antoine Vérard (*Lyrisme courtois et mémoire arthurienne: la bibliothèque de l’amant parfait dans “La Chasse et le départ d’Amours”* publié par Antoine Vérard en 1509, pp. 443-462). Tania Van Hemelryck reprend la question de la diffusion d’*Erec* et de *Cligès* en prose – transmis, l’un et l’autre, par un manuscrit unique appartenant à Philippe le Bon – en la mettant en rapport avec la pratique sociale d’une lecture «aurale» à la cour de Bourgogne (*La matière arthurienne à la cour des ducs de Bourgogne, dans les mises en prose (“Erec” et “Cligès”), miroir de la «bourgondisation» littéraire?*, pp. 463-476). C’est dans un vaste corpus de romans du XV^e siècle que Danielle Quérueu recherche la résurgence de motifs

arthuriens, souvent sous une forme affaiblie, mais preuve d'un souvenir plus ou moins conscient des œuvres du passé (*Réminiscences arthuriennes dans les romans de chevalerie du xv^e siècle: l'exemple des romans bourguignons*, pp. 477-489). L'*Escarboucle d'armes* de Roger de Stanegrave, est un projet de croisade rédigé entre 1320 et 1332 et fondé sur l'allégorie: son auteur y célèbre la notion de «prouesse», vertu morale par excellence, à travers des renvois, entre autres, à Arthur et à Merlin (Zrinka Stahuljak, *Merlin à Jérusalem: un traité de croisade pour les rois d'Angleterre*, pp. 491-500). L'utilisation des prophéties de Merlin dans le cadre de la propagande politique au temps des conflits franco-anglais est connue: Catherine Daniel en retrouve des traces nombreuses dans un vaste ensemble de textes juridiques et scientifiques, outre que littéraires (*Attestations des prophéties de Merlin en France (xiv^e-xv^e siècle): entre détournement et réécriture*, pp. 501-516). Christine Ferlampin-Acher s'interroge enfin sur la diversité des réemplois de la matière arthurienne dans le *Roman du Hem*, description d'un tournoi réel à scénario arthurien (1278), et dans *Guillaume d'Orange* en prose (1454-1456), qui fait place à de simples réminiscences et à des noms bretons (*À la mode de Bretagne: la culture arthurienne dans le "Roman du Hem" de Sarrasin et le "Roman de Guillaume d'Orange"*, pp. 517-538).

- 5 Onomastique, toponymie, motifs, allusions, constituent la preuve, parfois ténue, d'une survivance certaine de la matière arthurienne au-delà des xii^e-xiii^e siècles: dans sa *Conclusion. En attendant le retour d'Arthur?* (pp. 539-560), Christine Ferlampin-Acher revient sur le contenu, aussi riche que varié, de ce gros volume pour souligner – au-delà des nouveaux acquis et de certaines confirmations – les perspectives qui s'ouvrent encore aux chercheurs, entre autres dans le domaine de l'histoire de l'art ou dans l'étude de la fonction référentielle au xvi^e siècle.
- 6 Une annexe volumineuse (pp. 561-611) réunit les «attestations arthuriennes» commentées dans chaque contribution, suivie d'une bibliographie raisonnée (pp. 613-631). Malgré la diversité des voix et des approches, ce recueil constituera nécessairement une référence essentielle dans les études ultérieures sur la survivance de la matière de Bretagne dans le long Moyen Âge et au-delà.